

Prologue

Les sobriquets

À l'origine, « La Belle » était une jolie jeune fille, « la plus belle femme du pays » qui avait, en plus de son charme, un certain charisme. Mais ce qui la différencie définitivement de ses belles contemporaines, c'est qu'elle faisait l'unanimité dans le village. À un caractère souvent bien trempé qui égalait d'ailleurs les sobriquets de « La Mère », venait s'ajouter le sens des affaires ou « un petit je ne sais quoi ». Ces femmes détenaient aussi un pouvoir naturel de séduction. Elles savaient se faire respecter dans ce monde masculin grâce à une personnalité « attractive mais pas accessible ». Seules trois de ces « Belles » sont arrivées jusqu'à nous

et sont devenues des mythes vivants. Je vais vous présenter trois personnages hors du commun qui ont été les seules à graver leur empreinte dans ce siècle en ayant obtenu le titre rarissime de « Belle », titre à la fois honorifique et intemporel : « La Belle Angèle », « La Belle Meunière », « La Belle Otero ». J'ai volontairement recadré et inversé les visuels en première de couverture pour obtenir une autre perspective des portraits que vous retrouverez en intégralité dans ce livre. Sur ces portraits de couverture, « La Belle Meunière » a déjà la quarantaine tandis que « La Belle Otero » et « La Belle Angèle » ont une trentaine d'années.



La Belle Angèle
dans les années 1910



La Belle Otero
dans les années 1900



La Belle Meunière
dans les années 1910

Toutes, déjà, ont perdu la fraîcheur de leur prime jeunesse mais, grâce à Dieu, avant que la vieillesse ne vienne frapper à leur porte, même si certaines commencent à prendre de l'embonpoint, elles gardent encore l'essentiel de leurs traits de visage et nous laissent une idée de leur glorieux passé où les canons de beauté de l'époque valorisaient les formes plus que la maigreur. Ce « La Belle » est une marque de qualité et d'exception dans la grande tradition de l'art de vivre à la Française.

Dans cette France du XIX^e siècle, si le surnom de « Belle » fut utilisé pour désigner quelques femmes d'une beauté reconnue par leur entourage, on pourrait comparer cela à un concours de beauté, immatériel mais bien localisé. Le surnom de « Belle » est un titre honorifique rural beaucoup plus rare que celui de « Mère », quant à lui très courant dans certaines régions françaises au cours des XVIII^e et XIX^e siècles lorsque la langue française commençait réellement à s'implanter dans le monde agricole au détriment des patois. Il aura fallu presque cinq-cents ans pour que la langue française soit parlée plus que les dialectes locaux. Dans sa jeunesse, « La Belle Meunière » se prononçait en patois de la Basse-Auvergne à l'Est de la Chaîne des Puys : « La Zenta Mounira ».

Les Patois sont des langues verbales qui évoluent d'une vallée à l'autre. J'en veux pour preuve mes grands-parents de la Chaîne des Puys : ma grand-mère, Jeanne de Tixeront (1907 -1993), portait le nom de son village sur la commune de Bromont-Lamothe et épousa en 1927 mon grand-père, Antonin Boucheix (1906-1955), de Saint-Pierre-Roche qui résidait au château de Polagnat. Une quinzaine de kilomètres les séparait et, malgré cette petite distance, une partie du patois n'était déjà plus la même. Aussi la phonétique de « Belle » changeait intégralement d'un lieu à l'autre et c'est par la langue française que nous pouvons les réunir sous ce même surnom.

Dans la langue de Molière, cette appellation féminine de « Belle » ou de « Mère » est apparue essentiellement lorsque les « Étrangers », artistes, voyageurs, curistes, qui venaient de la vallée d'à côté, et surtout, d'une

autre province, ont commencé à circuler de plus en plus, véhiculant ces nouveaux diminutifs dans la langue nationale. C'est surtout l'avènement du train dans nos régions au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle qui allait nous faire découvrir et valoriser la promotion de ces pépites verbales de la langue française, ces trésors touristiques, ces petites merveilles de nos territoires.

Certes, si les premières à porter ces qualificatifs féminins issus de la langue française, « La Belle » ou « La Mère », nous viennent sûrement même du XVII^e siècle, c'est au cours du XIX^e qu'elles connurent leur apogée dans certaines provinces. Mais, au début du XX^e siècle, ces sobriquets disparurent définitivement du vocabulaire.

Suite à mes recherches, ces rares « Belles » locales sont vite tombées dans l'anonymat. Seules, trois d'entre elles ont laissé leur empreinte dans l'Histoire de France, fruit de « La Belle Époque ». Paradoxalement, cette période des années 1900 en sera l'aboutissement et tous ces sobriquets disparaîtront avec l'arrivée de la Première Guerre Mondiale. Le triptyque ayant l'appellation de « Belle » que je vais vous dévoiler dans cette publication est le seul au monde à avoir obtenu une notoriété internationale. Vous allez découvrir trois figures qui ont la particularité commune, par le grand fait du hasard et de rencontres fortuites, d'avoir atteint, non seulement, une renommée nationale mais surtout, mondiale.

Seul ce trio de jolies femmes, les trois « Belles » Gloires Françaises, qui sont parvenues jusqu'à nous, continue à nous émouvoir. Ces dernières font rêver, parées pour traverser les siècles. Elles ont une aura qui, non seulement, a bouleversé leurs contemporains mais aussi, a transcendé le temps par ce petit supplément d'âme que les autres n'ont pas et qui les distingue définitivement.

Le sobriquet de « Mère » allait continuer à courir avec les dernières Mères lyonnaises, au cours du XX^e siècle, dont les deux plus célèbres : Françoise Fillioux (1865-1925) alias « La Mère Fillioux » d'origine auvergnate, « Reine

des Poulardes », « Impératrice des Mères lyonnaises », à « la Belle Époque », et, entre les deux guerres, aux cours des années folles, Clotilde Bizolon (1871-1940) alias « La Mère Bizolon », « Patronne des bouchons lyonnais », « Maman des poilus ». En Auvergne, dans la vallée de Royat, nous avons eu aussi nos Mères auvergnates : « La Mère Gagnevin », « Patronne des Romantiques », « La Mère Mesure », « Reine du Dosage » et « La Mère Quinton », « Belle Meunière » ; cette dernière fut, malgré son embonpoint, l'une des rares femmes à porter encore fièrement le sobriquet de « Belle » au début du XX^e siècle, titre glorieux qui allait définitivement disparaître sous les feux de « La Belle Époque ».

Presque toutes ces « Belles » issues de la ruralité n'ont jamais eu la chance d'exploiter ce titre honorable. Rares sont celles qui furent portées par des rencontres extraordinaires qui allaient bouleverser leur vie et donner à notre triptyque si particulier une image transcendante. Comme le dit si bien, en 1931, la pièce de théâtre de Maurice Rostand sur le Général Boulanger, à propos de « La Belle Meunière » : « la légende la reconnaîtrait... ». Nos trois Grâces ont laissé une trace indélébile dans le cœur des Français depuis plus d'un siècle.

La photographie qui commence à être exploitée commercialement en cette fin du XIX^e siècle n'en reste pas moins encore réservée aux personnes fortunées ou à la grande bourgeoisie. Il faudra attendre le début du XX^e siècle pour que cette forme d'art soit popularisée avec l'ouverture des premiers studios photographiques. Aussi, la plupart de ces modestes femmes n'ont jamais pu avoir les moyens financiers de laisser une trace de leur beauté au cours du XIX^e siècle. Devenues des personnes âgées, aux corps fatigués par les labeurs d'une vie, quelques-unes, parmi les dernières, ont eu la chance d'être immortalisées peu de temps avant leur disparition au début du XX^e siècle.

La mode des premières cartes postales sur des figures pittoresques locales allait prouver l'existence de certaines d'entre elles.

Cela pourrait être ridicule ou pathétique de voir ces visages, ravagés par le temps et la misère, continuer à porter leur titre de jeunesse. Mais il n'en est rien. Permettez-moi de vous dévoiler l'une de mes citations. Celle-ci, issue de mon recueil regroupant mille d'entre elles dans « Les pensées d'un homme », est la préférée de l'un de nos plus célèbres écrivains auvergnats, Jean Anglade, né en 1915 et devenu centenaire : « Les rides sont l'écriture d'une belle histoire terrestre ». Nos vieilles « Belles » portent encore fièrement leur titre comme un trophée d'une compétition lointaine. Tout comme les sportifs de haut niveau ou les grandes voix d'opéra, elles s'étaient faites remarquer, en leur temps. À travers ces visages tant ridés, laissons courir notre imagination pour essayer d'entrevoir cette beauté qui marqua leurs contemporains. Grâce au monde de la photographie qui souhaita leur faire un dernier petit clin d'œil, certaines ne retourneront pas dans le néant de l'Histoire. Ces dames burinées par le temps sauront vous émouvoir sur notre sort commun. Cela pourrait paraître caricatural mais à la lueur d'une beauté éphémère et d'un caractère affirmé, elles ont marqué, même dans la vieillesse, leur entourage. Ce n'est pas le cas du triptyque prestigieux que je vais vous présenter qui connut son heure de gloire bien assez tôt.

Certes, presque toutes nos « Belles » sont restées d'illustres inconnues ou de renommée très locale. Comme je l'ai souligné précédemment, seules trois d'entre elles sont devenues des notoriétés nationales mais aussi mondiales, marquant ainsi au fer rouge ce sobriquet typiquement franchouillard. Ce sont bien là, les trois seules « Belles » au monde qui, grâce à des opportunités et sans qu'elles ne s'en rendent compte, ont imprimé leur style tout personnel dans le petit monde de l'hôtellerie et de la restauration françaises.

Ces dernières « Belles » sont devenues rapidement des femmes légendaires. C'est le hasard de l'Histoire qui allait bouleverser leur destin. Elles nous laissent un témoignage poignant de leur histoire. Elles ont réussi, pendant la période de « La Belle Époque », à faire immortaliser, par des artistes ou des photographes, leur titre de « Belle ». Devenues

des mythes internationaux, deux d'entre elles ont su exploiter leur titre : « La Belle Meunière » et « La Belle Otero ». La troisième s'est laissée porter par la postérité : « La Belle Angèle ».

Si les « Belles » désignent une beauté féminine d'exception qui est à l'origine de leur réputation, leurs histoires se mêlent à celle du développement touristique de leur territoire. Ces femmes issues de milieux très modestes ont, dans leur jeunesse, travaillé dur. Entre fille de meuniers : « La Belle Meunière », fille de marins : « La Belle Angèle » ou fille peut-être d'officier grec ? : « La Belle Otero », elles ont réussi à toucher, dans les canons de beauté de l'époque, le cœur des Français, dans cette France insoumise et conquérante, si caractéristique de « la Belle Époque ».

Femmes, aux personnalités marquantes, nos « Belles » décident souvent de se prendre en main et de s'imposer dans ce monde misogynie impitoyable où l'alcool aide les plus faibles de la gente masculine à surpasser leur vulgarité. Ce fut le cas pour l'époux alcoolique de La Mère Quinton dont on disait à Royat qu'il venait chanter, proférant des insultes, sous les fenêtres de l'Hôtel des Marronniers ; cette dernière, en instance de divorce, devint veuve peu de temps après. Nos trois personnages mythiques ont gouverné sur leur petit monde : « La Belle Angèle » sur sa famille nombreuse qu'elle adorait, « La Belle Otero » sur les hommes qu'elle détestait, « La Belle Meunière » sur ses affaires qui florissaient.

Des artistes aux célébrités, en passant par la bourgeoisie locale, toutes les catégories sociales découvriront « Les trois beautés immortelles » qui ont gravé leur glorieuse appellation au cœur de l'Europe.

Ce peuple de Gaulois, aux traditions celto-chrétiennes, à la fois austère et généreux, dont les Auvergnats et les Bretons sont de pures caricatures, sait accueillir ses hôtes. Il intègre cette nouvelle population qui lui apporte un « plus » indéniable et un amour immodéré pour son pays d'adoption. « La Belle Otero » en est le digne témoignage, souhaitant se retirer dans le Midi et se faire enterrer en terre de France. Tout

comme par la suite, Joséphine Baker (1906-1975), qui lui a succédé au cours des Années Folles dans la grande tradition des artistes exotiques de l'époque. Le peuple français a toujours eu un petit béguin, une tendresse, pour ces meneuses de revues d'origine étrangère, venues de contrées lointaines, qui ont gravé leur histoire dans la grande tradition culturelle française.

Au cours du XX^e siècle, certains auteurs se sont inspiré de cette grande tradition en utilisant à nouveau le sobriquet « La Belle ». On pense, bien sûr, au film fantastique de 1946, « La Belle et la Bête » de Jean Cocteau, issu d'un conte de fée traditionnel du même nom, mais également au dessin animé de 1959 des studios Disney « La Belle au Bois Dormant », adapté des contes de Charles Perrault (1628-1703). Les histoires extraordinaires de notre trio de « Belles » pourraient bien également donner lieu à bon nombre de créations cinématographiques. Déjà, on ne compte plus les publications sur « La Belle Otero » auxquelles s'adjoint le film réalisé sur sa vie, de Richard Pottier (1906-1994) et sorti en 1954. Nombreuses aussi sont les publications sur le Général Georges Boulanger qui mentionnent « La Veuve Quinton », sans oublier le film franco-italien de Jean Renoir (1894-1979) sorti en 1956, « Elena et les Hommes », inspiré du personnage du Général Boulanger, joué par Jean Marais (1913-1998) et qui fait apparaître notre aubergiste, « cette Belle Meunière ». Quant à la vie sage de notre belle Angèle, elle pourrait également laisser libre cours à bon nombre de productions.

Ce peuple des Droits de la Femme peut s'enorgueillir de posséder trois grandes égéries dans la catégorie des « Belles » qui ont laissé leur passage indélébile dans notre histoire commune, notamment dans le monde de l'hôtellerie et de la restauration. Pensez qu'actuellement, le portrait de « La Belle Otero » trône toujours dans les couloirs de l'hôtel Carlton à Cannes. Nos « Belles » ont été, à « La Belle Époque », des ambassadrices de la gastronomie et de la culture française : un certain art de vivre où les distractions dont l'art et la nourriture, ont toujours fait bon ménage. Du simple bistrot à l'auberge de « La Belle Angèle » qui accueillait

les marins et les artistes miséreux, au luxe des palaces et de ses millionnaires fréquentés par « La Belle Otero », petite fille de tavernier, en passant par la restauration et les cabarets tenus par « La Belle Meunière » pour la petite et la grande bourgeoisie, toutes ont contribué à valoriser le patrimoine gustatif et hospitalier de notre beau pays. Nos « Belles » ont aussi le point commun de se retrouver à tous les niveaux de la gastronomie française. Elles ont fréquenté, chacune suivant leur rang dans la société, les différents milieux qui structurent la restauration française, à savoir ceux allant de la cuisine roborative et traditionnelle à ceux de la cuisine raffinée et luxueuse. La liste serait également longue des produits dérivés et très variés, produits sous leur nom. Je pense aux cigares de la Havane « Cigares Belle Otero », au « Champagne Belle Meunière » que l'on servait dans ces établissements ou aux articles « Belle Meunière » des Galeries Lafayette.

Chacune a tenu sa place qui caractérise si bien cette période. L'une dans le monde des travailleurs : « La Belle Angèle », l'autre dans le monde des hivernants « La Belle Meunière » et enfin la dernière, dans le monde des milliardaires : « La Belle Otero ». Toutes les trois ont aussi en commun d'avoir des origines extrêmement modestes, voire miséreuses. Ce fut le cas pour « La Belle Otero » qui n'avait pas eu la chance d'être née avec un calepin d'adresses déjà bien rempli, comme celui de Sarah Bernhardt (1844-1953) « Le Monstre sacré », née d'une famille de courtisanes de luxe et dont la mère et la tante étaient déjà respectivement l'amie et la maîtresse du Duc de Morny (1811-1865), demi-frère de Napoléon III, lequel conseilla la carrière de « La Divine ». Notre belle Otero n'était qu'une étrangère dans un total dénuement qui dut, en outre, apprendre la langue française et gravir, une par une, les marches pour arriver au seuil de la célébrité.

Nos trois merveilles ont vécu pleinement « La Belle Époque » et s'en servirent comme ascenseur social : sur le plan rural et pictural avec « La Belle Angèle », sur le plan thermal et balnéaire avec « La Belle Meunière » et enfin, sur le plan parisien et jet-setteur, avec « La Belle

Otero ». Trois femmes au destin exceptionnel qui, au hasard d'une rencontre, allaient bouleverser leur vie et figer à tout jamais leur titre de beauté dans le tourbillon de l'Histoire.

Trois demoiselles dont la rencontre de trois hommes allaient graver leur nom pour la postérité. Ce fut le cas avec le Général Georges Boulanger pour « La Belle Meunière », avec le peintre Paul Gauguin pour « La Belle Angèle » et avec le banquier Stevez-Furtia pour « La Belle Otero ».

En ce qui concerne la première, Auvergnate, non seulement « La Mère Quinton » nous fait rêver sur le plan gastronomique mais elle nous fait aussi penser à tous ces moulins et ces meuniers qui ont alimenté la France au cours du XIX^e siècle avant l'essor industriel : « La Belle Meunière ». La seconde, bretonne, incarne, non seulement, par sa modestie, le monde décrit dans les nouvelles de Guy de Maupassant (1850-1893) mais surtout, l'icône de l'art moderne : « La Belle Angèle ». Enfin la troisième, galicienne, dont la fabuleuse ascension sociale illustre déjà la mondialisation en une seule personne, la demi-mondaine : « La Belle Otero ».

Trois figures aux trois destinées à la fois si différentes et en même temps si proches. Tout semble les séparer, et pourtant, bien des points communs les réunissent, à commencer par ce titre glorieux de « Belle » pour l'éternité. C'est aussi dans le monde de l'hôtellerie et de la restauration où elles ont laissé une empreinte intemporelle. Sans oublier leur terroir en héritage : ce fut l'Auvergne pour « La Belle Meunière » et la Bretagne pour « La Belle Angèle » mais également, Paris et la Côte-d'Azur pour « La Belle Otero ». Ces femmes sont réunies pour la première fois dans un même recueil. Elles ont la particularité d'être les seules égéries et ambassadrices des différents milieux sociaux qui caractérisent si bien les femmes sous « La Belle Époque ».